

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis GENTINA

Lord Byron (1788-1824) II

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1924, tome 23, p. 57-63

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

# Lord Byron (1788-1824)

## II

A Milan, Vérone, Bologne, Venise, Ravenne, Pise, et Gêne, quand les nuits de pleine lune inondent de parfums et d'argent les jardins printaniers, les ombres revenues de Childe-Harold et de Don Juan hantent les vieux quartiers bercés par les douces mélodies de Bellini et de Rossini. Cent ans de guerres, de révolutions, de misère et de sang accompagnent, dans notre mémoire, le poète proscrit qui vient demander à l'Italie de nouvelles ivresses et un peu d'oubli. Laissons, aujourd'hui, ses poèmes vieilliss, négligeons ses tragédies abandonnées. Suivons-le plutôt dans sa berline armoriée, avec ses quatorze chevaux, ses chiens et ses singes exotiques ; entrons avec lui dans les hôtels du royaume lombardo-vénitien, de l'Emilie et de la Romagne, ou dans les églises gothiques de la Toscane. Nous n'avons pas dissimulé ses faiblesses, et puisque nos réserves sont formulées, pourquoi oublier qu'il aimait Dante plus que Shakespeare et Pétrarque plus que Milton ? Alors, laissons que, pour son centenaire, Laure et Francoise versent leurs tendres larmes.

Venant de la Suisse, Milan lui apparaît aussi gaie que Séville, un peu bizarre et fantastique dans la couleur et l'architecture de ses maisons de style baroque, autour du Dôme austèrement gothique (1). Octobre voile de fines

(1) On ne se méprendra pas, j'espère, sur ce qualificatif de gothique. Dans la construction du Dôme de Milan, l'influence française dite « style flamboyant » est évidente, mais de proportion inférieure. D'ailleurs, le gothique qui, à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, était presque mort en France, devait en Italie et à Venise surtout, produire des œuvres de premier plan.

mousselines les grands arbres du parc, dont les blanches colombes et les grenadiers en fleurs rappellent les molleses de l'Isola Bella. Avec Stendhal, il flâne par les rues tortueuses et élégantes, de la Scala à l'hôtel Saint-Marc, discutant de musique, de sculpture, de conquêtes, passant de Rossini à Canova et de Napoléon à Brummel. Poseur et passionné, déjà hors du réel et ivre de l'Italie, il va à la bibliothèque Ambrosienne pleurer sur les cheveux de Lucreze Borgia ; à la Chartreuse de Carignan, il s'extasie devant les fresques de Daniel Crespi, tandis qu'à l'entour, l'automne met de la rouille sur les mûriers et les peupliers, et qu'une pluie obstinée détrempe les routes qui voient passer les survivants de la Grande Armée et les chevaux de l'Autriche metternichienne. Mais les Milanaises aux regards passionnés, les pâles contemporaines de Silvio Pellico, et de François Hayez, ne retarde pas le pèlerinage de Childe-Harold. Continuant son voyage, il rêve à Vérone dans le palais Capuleti et détache de la tombe où reposent les deux corps de Roméo et Juliette une pierre pour sa fille Ada.

Venise ! Du passé, entr'ouvert comme un coffret précieux, s'échappent les souvenirs, l'histoire, la littérature, les romans, qui, pareils aux sorcières de Macbeth devant la chaudière infernale, mènent autour de Byron leur ronde frénétique. Il évoque, en un rite d'incantation, tous ceux que l'enchanteresse a séduits par sa magie ; il fait renaître le faste d'une puissance jadis sans rivale et maintenant mourante. Son imagination peuple la place Saint-Marc de mille nations. Ce sont, comme aux temps glorieux de Titien, les Levantins aux brillants costumes, les Allemands au torse puissant, les Lombards émerveillés ou les Romains dont le sang brûle comme le soleil. Il descend de leurs tableaux, non pas les Madones naïves de Jean Bellini, mais les femmes ardentes que peignirent Giorgione et les deux Palma ; il s'émerveille de la blondeur de leurs cheveux et les surprend parfois, sur les

terrasses de leur palais, séchant au soleil de midi leurs têtes bouclées. Il pense à Blanche Capello ; il ressuscite la savante Véronique Franco et les joyeuses brigades qui descendaient la Brenta sur de grandes barques pavoisées, pendant que, sur la mer, pareilles aux alcyons migrants, se déployaient les voiles des galères dogales. C'est alors qu'il eût désiré de vivre, sous ce ciel lumineux et sur cette eau glauque, au milieu de cette architecture unique, dans les fêtes, les damas, les gemmes, les sourires et les flatteries.

Comédie de Goldoni, féeries de Gozzi, innombrables folies des masques de Carnaval, sérénades des gondoliers, minuties de Tiepolo, caprices de Longhi et de Guardi, fièvres malignes de Musset, délires de Georges Sand, désespoir de Léopold Robert, scandales retentissants de Casanova, vous êtes comme une couronne autour du poète hautain. Ne cherchez pas à mieux connaître Marianna Segati ou la Fornarina. Ne forcez pas la lourde porte du palais Mocenigo, car vous dérangeriez le chœur des neuf Muses qui chantent pour leur nouveau sultan ! N'avez-vous pas vu, dans le salon en désordre, l'habit de velours de Milord près d'un châle à longues franges noires ? Ecoutez sous les fenêtres, les guitares qui gémissent. Septembre amasse les nuages d'un dernier orage, teignant de violet le Grand-Canal et les coteaux Euganéens. Les terrasses des palais sont désertes comme les balcons des Vignolles ou de Muran. Sur la place St-Marc, seuls quelques colonels autrichiens traînent bruyamment leurs sabres provocateurs. Au milieu de la ville qui pourrit dans la solitude et l'abandon, la jeunesse du poème se consume et s'enfièvre pour ne pas mourir d'ennui. Parfois, au retour d'une sérénade, on entend des voix de femmes courroucées, et, dans l'ombre complice d'un portique ogival, deux chevaliers tirent leurs épées. Milord sourit à peine, préoccupé de la première neige qui a blanchi sa noble tête. En le voyant passer dans les « *calli* » étroites,

en reconnaissant ses couleurs à la proue de sa gondole, le peuple superstitieux se signe. Dans les salons de la comtesse Albrizzi ou de la Benzon « *buzarona* », chaque jour apporte un nouveau scandale. Pourtant, Byron s'ennuie. Longues chevauchées dans les brumes du Lido silencieux pour voir, au loin, Venise retomber dans le noir, avec les cantilènes aériennes de ses innombrables cloches, pendant que les goélands et les chaloupes cinglent vers Chioggia et que les miasmes malsains de la lagune, augmentant de violence, mettent en circulation des germes de mort. Aspirations confuses et nostalgiques, absurdes désirs du néant, lassitude de toute chose ! Il oublie Londres et hait l'Angleterre. A trente ans, sentant le poids de la vieillesse, il envie la folie du Tasse, chante le Corsaire, Mazzeppa, Lara, le prisonnier de Chillon et se replonge dans la dissolution. Il prononce des phrases fatales : « Je veux être enterré au Lido, car mes os n'auraient pas de paix en Angleterre, et mes restes ne se mêleraient pas à la terre de ce pays » ; puis, les yeux perdus au loin, vautrés sur les coussins de sa gondole, il invite son fidèle Titta à fredonner la « *Biondina in gondoleta* » ou à réciter les strophes immortelles de la *Jérusalem délivrée* :

*Intanto Erminia, fra le ombrose piante  
D'antica selva, dal cavallo è scorta...*

Pourtant, la pénétrante monotonie de cette vie lui réserve une surprise. Venise, éternelle sirène, Oronte débordé opposé au Tibre classique, lui prépare un nouveau philtre. Don Juan va s'assagir.

Enfant et grande dame, timide et hautaine, fragile comme une poupée, plutôt Saxe que Tanagra, plus miniature que sculpture, sentimentale et pathétique, très rose et passablement oie, la comtesse Thérèse Guiccioli tire Byron de son existence honteuse. Sa petite main, perdue dans la blonde de fines dentelles, calme et enchaîne le lion furieux. Attentes désolées de Bologne. Lettre

touchante et mélancolique écrite sur la page de garde du « Corinne » de M<sup>me</sup> de Staël. Anémie. Consomption. Promenades de convalescence, au crépuscule, sur les rives de la Brenta, à Mira, aux « Capucins » admirés par Corot. 1818 : dernière année vénitienne. Il quitte définitivement la Sérénissime déchu, l'âme nauséabonde et pourtant encore capable d'illusions. C'est alors Ravenne et la sainte pinète, sonore comme une lyre sous la caresse des vents ; compromis et discussions du palais Guiccioli ; amitié révolutionnaire avec les comtes Gamba, père et fils, en qui Thérèse a peu à peu infusé son admiration pour le malheureux exilé ; méditations sur le destin et le tombeau de Dante, à qui il jure de se dévouer pour la libération italienne. L'échec du mouvement insurrectionnel en Romagne, la proscription des Gamba et de Thérèse, ces événements se lient à sa vie comme les anneaux d'une même chaîne. Allegra morte prématurément au couvent de Bagnacavallo, Shelley brûlé sur la plage de Viarreggio, un collier de grâces juvéniles lui manque pour toujours. La disparition de Shelley l'affecte surtout, malgré leur rivalité et la brouille que Jane Clermont (1) avait mise entre eux. Il s'abandonne de nouveau aux sombres pressentiments de son imagination désordonnée. Sa jeunesse finie, à trente-cinq ans, son art est à bout de souffle. Il s'abîme dans les désirs d'une évasion impossible, et la fraîcheur délicate de la blonde Thérèse lui verse désormais plus de mélancolie que d'oubli. Il ne peut s'arracher à sa satiété universelle. Dans le cerveau d'Ulysse, lucide à ses heures et par retour, les tièdes mains de Calypso n'arrivent plus à comprimer les pensées héroïques et les nostalgies lointaines.

Pise, cité sépulcrale, parcourue des danses macabres à la Dürer, toute recueillie autour du Camposanto d'Oragna, mêle, sous le soleil perpendiculaire d'un été torride, ses évocations funèbres aux pâmoisons des cigales et à la résine qui bout sur l'écorce des pins odorants. Byron n'en peut plus. Il veut partir. Sa dernière année italienne est vraiment obsédée par l'idée de couronner dignement sa vie, de la finir dans un coup de scène ou dans un geste de grand style. Un public Européen le suit ; il ne doit pas le décevoir, et puisqu'avec Napoléon semble avoir disparu tout idéal glorieux et chimérique, il sent la nécessité d'affirmer, par une tentative héroïque et inutile, la force des idées de liberté au nom desquelles il a vécu. L'Europe lui apparaît vieille et endormie, lâche et paresseuse, sauf le coin de terre grecque où l'on combat pour l'indépendance. Il partira.

Gênes la Superbe ! Transparence d'émeraude d'une mer trompeuse. Les marbres de Saint-Laurent et des palais immenses apparaissent verts comme la malachite. Soudain, l'orage éclate ; le ciel est la proie des vents opposés. Les archanges rebelles le parcourent en tous sens, escortés d'épais nuages, chargés de pluie et de tristesse. La trombe s'abat sur les pêcheurs, les amandiers, les cerisiers en fleurs, pendant que les flots s'élancent à l'assaut des rives. Du fond de l'horizon, s'avance une grande ligne sombre, mouvante et houleuse. Elle se brise sur le môle avec le fracas de cent canons. Les navires ancrés au port dansent un sabbat de cauchemar, et tirent sur leurs amarres grinçantes. Dans la nuit fantastique, sous le ciel sans étoiles, la vague monstrueuse, partie des rivages de la Grèce, semble ramener le corps du poète défunt.

Impassible, le phare lumineux jette son faisceau ardent sur la mer en folie, les jardins dévastés et le plus romantique des paysages. Byron est mort. Pour annoncer sa fin à la ville qui l'embarqua vers son destin tragique, la

Nature, nouvelle bacchante, veut égalier par son désordre  
le délire de l'inutile vie qui s'est éteinte au loin dans le  
fracas des armes et la pourpre mourante du soleil de  
Missolonghi.

Venise, mai 1924.

Louis GENTINA.